

# Vincent Lindon : " Tomber dans l'autosatisfaction me tuerait "

Par Dominique de Saint Pern - M le magazine du Monde | 31.01.2014

Prix d'interprétation masculine au Festival de Cannes pour son rôle dans "La Loi du marché", de Stéphane Brizé, Vincent Lindon s'était livré dans " M Le magazine du Monde " en février 2014. Revoici le portrait de cet acteur sensible et enflammé.

Déménager ou faire repeindre ? Jeter les vieux bouquins ou les ranger ? Etre acteur encore longtemps ? Faire le grand film populaire qui manquerait à sa filmographie ? Passer à la réalisation ? A la production ? Plus que jamais, ça turbine sous le crâne de Vincent Lindon. "Comme toujours", soupireraient ses proches.

Oui, mais, à 54 ans, l'acteur et l'homme sont à la croisée des chemins. Le temps qui court, le temps qu'il reste... En ce jour quasiment printanier de janvier, l'interview commencée dans le brouhaha d'une salle de café s'est poursuivie quelques mètres plus loin, dans la cuisine de l'acteur, celle que les spectateurs de Pater (2011), le film atypique et joyeux d'Alain Cavalier, reconnaîtront. Aux murs, des portraits dans leur cadre : famille, amours, amitiés photographiées en noir et blanc. Et, marquées au feutre, les toises d'enfants qui ne cessent de grandir.

## DES MUSCLES FLAMBANT NEUFS

Au bout de la table tendue d'une toile cirée blanche, Vincent Lindon, manches de chemise retroussées, parle, s'enflamme et, par intermittence, fixe son avant-bras dont, soudain, il fait jouer les muscles. "J'ai des tics", croit-il bon de préciser. De sacrés muscles aussi. Flambant neufs. Ceux qu'il s'est dessinés, non pas en jouant à la pétanque, son hobby germano-pratin, mais en suivant l'entraînement d'un coach tous les matins, pendant trois mois, pour le film de Fred Cavayé, Mea Culpa (sortie en salles le 5 février). Un thriller au cordeau, comme filmé sous amphétamines, une histoire d'amitié trahie, de renoncement et d'amour qui refuse de mourir.

A l'affiche, Vincent Lindon et Gilles Lellouche. On s'étonne, après l'avoir vu jouer dans des films d'auteur dont les critiques nourrissent aussi bien les rubriques Société que Culture des journaux, qu'il ait choisi de s'immerger dans ce personnage d'ex-flic rongé par la culpabilité, qui avance flingue au poing. La tentation de grands rôles à la Jean Gabin ou Lino Ventura - qu'il admire -, revisités par le tempo haletant et la violence du XXIe siècle ? "Je me suis juste dit : "On va s'éclater !"" En effet. Cinq déchirures, trois côtes cassées, une élongation et des bleus à volonté. "Entre les prises, Gilles et moi retournions sur les vélos, pour rester chauds, éviter le claquage... J'en ai bavé, ça m'a fait un bien fou."

Son premier grand rôle de flic. Jamais on n'avait vu Lindon aussi impliqué athlétiquement. A plus de 50 ans, autant dire un âge canonique pour inaugurer les cascades à haut risque ! Courses-poursuites, castagnes, roulés-boulés, étranglements... Tension maximum. Ce polar, il l'attendait depuis trente ans. "Alors ? Il s'est fait mal ?", demandent, goguenards, ses amis qui ont eu les oreilles rebattues de ce tournage à la Belmondo.

Car l'une des particularités de Vincent Lindon est de partager ses émerveillements. Tous. Impossible de l'en empêcher. D'ailleurs, autour de lui, plus personne n'essaie. "Si l'on voulait m'infliger la pire des punitions, il faudrait m'enfermer quelque part et me faire découvrir des choses incroyables avec interdiction d'en parler. Là, je serais au maximum de la souffrance", explique-t-il. Preuve de son addiction au partage ? Le matin même, il a reçu en cadeau un poivrier électrique. "Celui qui fait Zzzzzz... vous voyez ?" Notons qu'il imite admirablement le poivrier électrique. "J'adore... ça me fascine. Entre 13 heures et 13 h 15, j'ai prévenu vingt-quatre personnes avec mon portable !"

Un flot permanent pour les autres, un enfer pour lui. "Je suis incapable de vivre un moment génial sans me le gâcher. Une moitié de moi se dit : "Il faut absolument que j'appelle Untel pour lui raconter... Untel, pourquoi n'est-il pas là ? J'aimerais tellement qu'il soit là ! Comment je vais faire pour lui raconter ?" Du coup, j'oublie de profiter du moment à fond. [Soupir]. Mon rêve serait que les 150 personnes qui comptent le plus pour moi me suivent du lever au coucher, comme le Roi-Soleil. Ils seraient là, verraient tout, je n'aurais plus à parler et je pourrais enfin vivre mon truc pleinement."

### **"TOUJOURS BANCAL, POSÉ AU BORD DE QUELQUE CHOSE"**

Du pain bénit pour la psychanalyse. Il le sait, se connaît, se dissèque volontiers avant même qu'on le questionne : "Une peur de l'abandon abyssale. Trouver n'importe quel prétexte pour dire "Salut, comment ça va ?" Sous-entendu : demande-moi comment, moi, je vais..." Alors, on lui pose souvent la question ? Moue désappointée. "Le retour sur investissement est extrêmement faible."

Aussi attachant qu'impraticable, épuisant que passionnant. "Il est toujours bancal, posé au bord de quelque chose...", vous prévient-on. L'inconfort poussé jusqu'à l'insolite. Comme s'il refusait de profiter des privilèges et du succès, de s'assoupir au milieu de la séance. "Si une chaussure me fait mal, je peux passer une heure et demie à me demander : "Je l'enlève ou pas ?" Dans une voiture, par flemme d'activer le dégivrage, je peux conduire avec un pare-brise couvert de buée, ma tête cherchant à voir la route entre les trous, pendant 600 kilomètres... J'ai peur de tomber dans une sorte d'autosatisfaction qui me tuerait." Lindon, l'intranquille. Au centre de lui-même.

Depuis vingt-cinq ans déjà, il squatte le box-office des acteurs français. Depuis L'Etudiante, de Claude Pinoteau, en 1988, puis La Crise, de Coline Serreau, en 1992 : cette comédie annonçait les films d'auteur centrés sur des sujets de société qui

marquent sa filmographie la plus récente. Mais c'est Fred (1997), le film de Pierre Jolivet, qui l'a révélé à lui-même.

Une carrière pleine, sans flamboyance ni strass, mais subtile et dense, où l'on croise les noms de Claude Sautet, Diane Kurys, Benoît Jacquot, Claire Denis, Philippe Lioret, Alain Cavalier... On le sait, une carrière est aussi faite des films refusés. "Vincent reçoit des propositions financières hallucinantes, raconte Stéphane Brizé, le réalisateur de Mademoiselle Chambon (2009) et de Quelques heures de printemps (2012). Mais s'il ne ressent pas la nécessité de raconter cette histoire-là, il n'ira pas."

### **AUSSI IMPECCABLE DANS UN RÔLE DE JUGE QUE DE CHÔMEUR**

Un ou deux films par an, parfois aucun, alors qu'il pourrait en tourner quatre ou cinq... De l'autre bout de la toile cirée, la réponse fuse : "Je ne suis propriétaire de rien. Je loue mon appartement à Paris, je n'ai ni tableaux ni résidence secondaire, je paie mes impôts, je ne dois rien à personne. En tout et pour tout, je possède une voiture et un scooter. Je n'ai pas besoin de faire des films pour nourrir mon train de vie."

Il tourne, pourtant. Fred Cavayé qui, avant Mea Culpa, l'avait déjà dirigé dans Pour elle (2008), constate qu'en quelques années la qualité de son jeu s'est densifiée, a pris de l'épaisseur : "En un seul regard, on sent tout le personnage. Il y a des plans de Mea Culpa où je ne le reconnais pas. Notamment dans une scène de commissariat, il a dans les yeux une colère que je ne lui avais jamais vue. Il est encore meilleur qu'avant et, à mon avis, ça ne va pas s'arrêter là."

Selon le producteur Philippe Carcassonne, "en France, ils sont une vingtaine de comédiens du calibre de Vincent, mais ils sont infiniment plus rares à disposer d'une palette aussi large que la sienne". A savoir, être aussi crédible et impeccable dans un rôle de juge ou de professeur de médecine que de chômeur ou de maçon. "Je bosse beaucoup, mais j'aime arriver assez inculte sur un rôle et ne me référer qu'à des gestes. Pour le professeur Charcot dans Augustine, d'Alice Winocour, il m'a suffi de savoir que c'était un homme très sévère et que le personnel tremblait, quand il arrivait à l'hôpital."

### **ANGOISSÉ ET OBSESSIONNEL**

A chaque acteur sa technique. Lui a choisi d'aborder cet éminent personnage, spécialiste de l'hystérie, par la sévérité. Il a demandé à la production une voiture noire aux vitres teintées. "J'arrivais le matin à La Salpêtrière en manteau bleu marine, dans une voiture de président de la République. J'avais l'impression d'être quelqu'un de considérable, donc de très sévère, donc de très puissant, donc de très craint. Et hop ! ça rentrait dans le personnage de Charcot."

Les choses, dit-il, passent par un itinéraire bis de sa propre personne. Cela paraît aller de soi. C'est une souffrance. Il ne le confiera que deux heures plus tard, au détour d'une phrase. "La souffrance de ne pas bien faire, d'être aiguisé, au maximum. Il faut donner à mort dès la première prise parce que, si celle-là est la meilleure, c'est elle qui sera retenue. Je suis un travailleur : j'ai toujours, toujours, envie de refaire. Donc c'est une souffrance."

Un tempérament angoissé doublé d'une nature obsessionnelle, ce cocktail a soigné sa réputation sur les plateaux. Interventionniste. Emmerdeur. Péremptoire. Qui questionne sans cesse. Refuse l'obstacle quand un emplacement, un mot, une longueur de phrase clochent, mais s'incline lorsque le réalisateur parvient à le convaincre de son choix.

Stéphane Brizé approuve la méthode : "Le grand acteur a toujours raison. Le réalisateur sait où il veut aller, mais l'acteur sait comment y aller. Il faut accepter d'être questionné, bousculé par Vincent. D'expérience, je sais qu'il aiguille le film là où il faut." Quant à ses partenaires, ils y trouvent leur bénéfice. Emmanuelle Devos, qui a fait trois films avec lui, confiait à L'Express : "Sur un plateau, il est comme dans la vie. Il se mêle de tout, il ne laisse rien passer, il ne fait pas semblant. Moi, je trouve seule la solution à un problème de jeu. Lui, il met tout sur la table. Il est d'une vérité impressionnante."

Une fois le tournage terminé, Lindon ne desserre pas l'emprise. "Les affiches, les dates de sortie, les tournées de promotion, tout le passionne, assure Stéphane Célérier, PDG de Mars Distribution. Je ne connais qu'un seul autre acteur aussi impliqué dans cette phase-là : Fabrice Luchini." Et Célérier d'évoquer sa première rencontre avec Lindon, vingt-cinq ans plus tôt, sur la promotion de Gaspard et Robinson, de Tony Gatlif (1990). Un Lindon qui lui conseillait déjà : "Dans la vie, il ne faut pas être timide. Il faut s'imposer, ne pas avoir peur de dire les choses."

Aujourd'hui, visage sculpté par les questionnements perpétuels qui le traversent et le tiraillent, corps musclé, râblé, plus impressionnant dans son âge mûr que du temps de sa jeunesse, on l'imaginerait tout à fait présider la table familiale et découper paisiblement le gigot du dimanche. En patriarche. Ça vient.

Les nuits passées à jouer au poker, la vie de chien fou, les "unes" "paparazzées" des magazines people, sa longue histoire (dix ans) avec Claude Chirac, sa liaison (sept ans) avec Caroline de Monaco, son mariage avec Sandrine Kiberlain - enlevée comme une fiancée du Kirghizistan pour être conduite les yeux bandés à la mairie - font partie du passé. Or le passé, quel qu'il soit, il n'a pas envie d'en parler. Pas cette fois. Pas pour M Le magazine du Monde. Propriétaire de son image, il vous indique ce qui devrait figurer dans ce portrait. Soucieux de présenter le profil qu'il s'est choisi pour l'occasion. De ne pas répéter ad libitum ce qu'il a déjà dit à d'autres.

## **PUDIQUÉ ET BIEN ÉLEVÉ**

Un noble souci, prétexte à maîtriser, à contrôler. On ne peut s'empêcher de sourire devant cette toute-puissance d'enfant roi. Mais il faut saluer la performance qui consiste, depuis toujours, à refuser d'exhiber sa vie privée, à garder pour lui ses secrets, ses pudeurs. Rares sont celles et ceux qui, à ce niveau de notoriété, ont réussi à préserver leur intimité. Catherine Deneuve, Isabelle Huppert... Une question d'attitude. D'éducation aussi. La sienne fut impeccable.

Justement, sa jeunesse... "Elle n'a rien d'original. Oui, je pourrais vous parler de mon enfance, je pourrais vous dire que ça a été extrêmement fondateur, mais on est juste 9 milliards comme ça. Franchement, à mon âge, dire "mon père... ma mère...", c'est

un peu cucul. D'abord, ils ne sont plus là. Ensuite, je suis, moi, en haut de la pyramide, et papa à mon tour..." De Suzanne, 13 ans, née de son union avec Sandrine Kiberlain. Allez, on refait quand même la scène.

Vincent, l'aîné de trois enfants. Du côté paternel, une famille juive ashkénaze, influente et cultivée, une généalogie prestigieuse, pesante peut-être. Un arrière-grand-oncle, André Citroën ; un grand-père, Raymond Lindon, procureur de la République ; un oncle, Jérôme Lindon, fondateur des Editions de Minuit, qui publie Samuel Beckett, Marguerite Duras, Michel Butor, Claude Simon... Et le père, Laurent Lindon, considéré par les autres membres de sa famille comme le moins intellectuel d'entre tous, qui dirige une entreprise d'autoradios où ses sept employés sont d'anciens repris de justice.

### **ISSU D'UN MILIEU PRIVILÉGIÉ**

C'est lui qui permettra à son fils d'incarner, avec tant de précision et de justesse, ses personnages de petites gens - chômeur, maître-nageur, maçon ou petit prof d'allemand. Comme s'ils constituaient une sorte de réparation à l'égard de ce père. "Oui, c'était ma manière de lui dire : "Regarde, en te jouant toi, on atterrit dans des journaux dignes de Jérôme". Mais j'ai dépassé ça...", assure-t-il.

Côté maternel, la haute bourgeoisie du 8e arrondissement avec, suspendu à une branche de l'arbre généalogique, le maréchal Exelmans. Une mère, Alix Dufaure, journaliste de mode, moderne, "très pop", impressionnante. Elle divorce pour épouser le journaliste Pierre Bénichou. Vincent a 5 ans. Un séisme pour lui. Mais ce milieu privilégié l'amène, dès l'enfance, à côtoyer les hautes sphères de la culture, de la presse et de la politique. Les allées du pouvoir.

S'il s'est longtemps tenu à l'écart du combat politique, on l'a vu traverser la campagne présidentielle de 2007 aux côtés de François Bayrou. Au point de prononcer un discours au Zénith, devant 6 000 personnes, pour le lancement du MoDem...

Stop ! La politique, il n'en parlera pas. Si les deux hommes continuent de se voir en privé, l'acteur prend garde au mélange des genres. Et botte en touche : "J'étais prisonnier d'un système." Muet, donc. Bien sûr, il finit par broncher. S'emballe. S'indigne des hommes politiques qui tweetent et courent les plateaux des émissions people. Déploie la désacralisation de "cette fonction formidable", le "après moi le déluge" qui favorise la prise de décisions à court terme susceptibles d'assurer la réélection. "Personne n'est dupe, les mesures qui peuvent éventuellement faire bouger la planète se jouent à trente ou à quarante ans de distance."

### **ADEPTE DE LA POLITIQUE À L'ANCIENNE**

La politique telle qu'elle s'exerce depuis une petite dizaine d'années ne lui plaît pas. Son image idéale de l'homme politique ? "Un papa, très respecté, qui vouvoie, ne tape pas sur l'épaule en trois secondes, s'habille en foncer, avec une cravate foncée, sort d'une voiture foncée, qui vous serre la main en disant : "Bonjour monsieur Untel, comment allez-vous ?"" Bref, de la politique à l'ancienne.

Au fond, sous son blouson de cuir et ses jeans fatigués, Lindon est un moraliste. Porteur d'une éthique. Dans le choix de ses films, dans la pratique de son métier et jusque dans la sélection des plateaux de télévision où il apparaît. Ceux du journal de 20 heures ou de magazines culturels, mais jamais d'émissions au tutoiement automatique, aux bourrades complices, aux questions auxquelles il faut répondre en mastiquant la bouche pleine. "Toute cette vulgarité...", soupire-t-il. On ne l'a jamais vu dans les soirées parrainées par une marque de luxe, ni jouer les mannequins pour un créateur renommé sur le tapis rouge de Cannes (ou d'ailleurs), ni tourner dans des publicités...

En revanche, après les habits du Roi-Soleil, on l'imagine bien rêvant d'enfiler ceux de ministre de la culture. Quoi qu'il en soit, le plus beau des maroquins lui a été offert par le cinéma : premier ministre d'Alain Cavalier, dans la belle aventure de Pater. Un tournage schizophrénique, un jeu de miroirs où Lindon était à la fois le premier ministre d'Alain Cavalier président de la République, mais aussi son acteur, son metteur en scène, son fils. Une réflexion ludique et profonde sur le pouvoir et sur le paradoxe du comédien.

## **UN AVANT ET UN APRÈS ALAIN CAVALIER**

De quoi ne plus démêler la réalité de la fiction, d'autant que le tournage coïncidait avec la sortie de Welcome, film pour lequel il s'engageait à fond dans le débat public sur les sans-papiers. "Un jour, pendant que je faisais un footing à la campagne, les gens m'ont salué gentiment : "Bonjour ! Continuez comme ça... C'est bien ce que vous dites !" Pendant dix secondes, j'ai pensé : "Quand même, je suis très cool pour un premier ministre. Je n'ai pas de garde du corps, je dis bonjour à tout le monde. Je suis un premier ministre très moderne."

Dans sa vie et dans sa carrière, il y a un avant et un après sa rencontre avec Alain Cavalier. Leur film, fait à deux, sans l'intervention du moindre technicien, "avec la plus petite caméra du monde, a fini sur le plus grand écran du monde, dans la plus grande salle du monde, du plus grand festival du monde !", s'émerveille Lindon, selon la rhétorique superlative qui lui est propre. Cannes 2012. Une ovation ininterrompue de dix-sept minutes que les deux hommes ont vécue debout, main dans la main, les yeux embués.

Que peut-on attendre de la vie et du cinéma après un épisode d'une telle perfection ? Silence. Dès le mois de mars, il commence le tournage de L'Arche de Zoé, sous la direction de Joachim Lafosse : il y incarnera Eric Breteau, le patron de l'association qui avait tenté, en octobre 2007, d'exfiltrer du Tchad vers la France cent trois enfants prétendument orphelins du Darfour. Puis un autre, avec Benoît Jacquot, qu'il retrouvera pour la quatrième fois. Au-delà...

"Disons que si ma vie artistique était une veste, j'ai l'impression qu'en faisant comme ça (il ramène lentement les épaules en avant, allonge les bras avec précaution), elle commencerait à être trop petite pour moi. Je ne sais pas. Je vais voir s'il reste assez de tissu dans la veste pour qu'elle dure encore un peu... Est-ce que je vais faire ce passage, quasiment obligatoire pour un comédien, qui consiste à réaliser son film ? Mais ce serait sur un sujet très personnel. J'ai beaucoup de scrupules par rapport à

l'éducation que j'ai reçue. J'entends mon grand-père ou mon père me dire : "Non, sois gentil... Pitié, ne te fais pas remarquer..." Dans la famille, quand on changeait de voiture, on achetait exactement le même modèle, dans la même couleur, pour que cela ne se voie pas, comme si l'ancienne était juste passée au lavage !" Sans compter sa crainte de ne jamais dépasser le premier jour du tournage, avec une première prise qu'il referait un million de fois...

## **JAMAIS RÉCOMPENSÉ AUX CÉSARS**

Sur les étagères de la cuisine, des souvenirs, des dessins d'enfant, mais aucune statuette des Césars : nommé cinq fois, elles lui ont échappé cinq fois. Or les votes de la profession saluent autant le talent d'un acteur que sa popularité dans le milieu. "Vincent peut être coupant, abrasif. Il a une forte personnalité. Tout cela ne fait pas de lui le camarade le plus aimable dont certains peuvent rêver...", confie l'un des votants. Pourtant, ses relations avec les comédiens évoluent. "Je suis devenu beaucoup plus sociable. Avant, j'étais renfermé, maintenant, j'adore parler avec d'autres comédiens. On a beaucoup plus de choses en commun que je ne le croyais." vvdv

Lire aussi (édition abonnés) : Vincent Lindon sur son petit « vertige nuageux »

La vie est passée par là. Disparues l'envie, la jalousie. "J'ai compris que le succès d'un autre ne m'enlevait rien et que son échec ne m'apportait rien." Bref, Lindon l'explosif se soigne. Du moins essaie-t-il. Rôle déjà contre son manque de sang-froid pour de petites choses. Puis repart en boucle : "Si je relativise, qu'est-ce qui va rester de moi ? Si je relativise, je n'avance plus. J'avance parce que je veux échapper à quelqu'un ou que je veux rattraper quelque chose." Soudain, une métaphore marine le traverse. "Je suis comme à la voile, tendu, à chercher le maximum de vent, de vitesse, en ciré, avec les fesses dehors à prendre l'eau..." Image jubilatoire d'un enfer personnel.